

## Jane Urquhart, Thomas Wharton, James King

Hélène Rioux

Number 127, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36758ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2007). Review of [Jane Urquhart, Thomas Wharton, James King]. *Lettres québécoises*, (127), 27–28.

☆☆☆☆

Jane Urquhart, *Les rescapés du Styx* (traduit de l'anglais par Anne Rabinovitch), Montréal, Fides, 2007, 416 p., 29,95 \$.

# Passés tristes

**Le roman commence par la mort d'un homme seul dans la neige.**

Un temps indéterminé s'écoule, puis Jerome McNaughton, un artiste, va faire un séjour dans une île du lac Ontario à l'embouchure du Saint-Laurent. Il veut photographier « une série d'environnements naturels transformés par les caprices du long hiver, [...] saisir le moment de la métamorphose, où une chose cessait d'être ce qu'elle avait été par le passé. » (p. 22) Là, il se remémore des lambeaux de son propre passé, une enfance marquée par l'alcoolisme et le désespoir du père.



JANE URQUHART

Il découvre bientôt un corps prisonnier dans la glace. Il s'agit, on l'aura compris, de l'homme des premières pages, celui qui s'allongeait dans la « blancheur moelleuse » de la neige en disant : « J'ai tout perdu. » Des mots qui, d'une certaine façon, semblent résumer tout le roman.

Un an plus tard, Sylvia, une femme de 53 ans, quitte sa maison au bord du lac, prend le train pour la ville. Mariée à un médecin, Malcolm, qui s'est donné comme vocation de veiller sur elle, cette femme souffre d'autisme — une forme, somme toute légère, puisqu'elle est quand même capable, à sa façon, de communiquer avec les autres. C'est néanmoins la première

fois qu'elle se trouve seule dans une ville étrangère. Quelque chose d'irrésistible l'a poussée à entreprendre cette aventure : elle doit faire la connaissance de Jerome, parler avec lui du prisonnier de la glace.

On apprend que cet homme s'appelait Andrew Woodman, qu'il avait été son amant, qu'elle l'avait passionnément aimé — l'unique passion de sa vie — et qu'il avait peu à peu perdu la mémoire. S'est-il égaré ? Ou s'est-il suicidé ? Sylvia sait qu'elle n'élucidera pas le mystère, mais elle ressent comme une urgence le désir de parler de lui à celui qui l'a découvert. Elle possède aussi un cahier dans lequel l'histoire de la famille Woodman est racontée, et qu'elle tient à faire lire à Jerome.

Au fil des pages, les secrets des uns et des autres nous seront révélés, enfances tristes, amours contrariées, échecs, désillusions. Mais aussi des amours harmonieuses, des réussites, éphémères ou non.

Comme d'habitude, Jane Urquhart excelle à décrire la lenteur de la vie, sa lourdeur, les paysages ontariens, l'austérité et la mélancolie des destins qui s'y déploient. On retrouve les thèmes familiers : l'intraitable figure paternelle, celle de l'homme qui erre sur les routes, celle de la vieille fille vouée à la conservation d'un héritage de toute façon destiné à disparaître — représenté ici par l'hôtel familial que le sable envahit implacablement —, la relation privilégiée entre frère et sœur, et,



bien sûr, l'art salvateur — Sylvia fabrique des cartes tactiles pour son amie aveugle, Jerome est photographe, sa compagne Mira travaille dans une galerie d'art, Annabelle, grand-tante d'Andrew, dessinait des cartes, Bramwell, son grand-père, était peintre.

D'une construction habile, raffinée, le roman louvoie entre présent et passé, explore différentes strates de conscience. La vérité se dissimule quelque part au milieu, sous des couches de silence —, emprisonnée comme Andrew Woodman dans la neige, enfouie comme l'hôtel sous le sable. Quelle vérité ? Comme d'habitude aussi, elle est multiple. Et c'est ce qui fait sa richesse.

Une traduction attentive et sensible d'Anne Rabinovitch.



☆☆☆☆

Thomas Wharton, *Un jardin de papier* (traduit de l'anglais par Sophie Voillot), Québec, Alto, 2007, 496 p., 20,95 \$

# Un livre infini

**Aussi bien l'admettre d'emblée, *Un jardin de papier* est un livre impossible à résumer.**



Il n'y a pas une histoire, mais une multitude d'histoires qui s'emboîtent les unes dans les autres sans qu'on sache trop comment. Je pourrais bien sûr vous parler du comte d'Ostrov, « retiré dans le château de ses ancêtres sur un îlot rocheux posé au milieu de la rivière Vah » (p. 31), dont les pièces innombrables sont remplies d'énigmes et de curiosités, un château invraisemblable, lui-même transformé en « un tortueux labyrinthe, une devinette en trois dimensions, un casse-tête géant. » (p. 36) Ou bien je pourrais évoquer Irena, fille de l'aristo lunatique, ou l'imprimeur Nicolas Flood, sommé par le comte de créer un livre infini, ou Pica, l'enfant sirène qui naît de leurs amours interdites, ou encore l'exotique Djinn, pourvu de douze doigts, « cheveux frisés à l'africaine, mais

blonds, une peau couleur café et des yeux en amande aux prunelles bleues, [parlant] plusieurs langues provenant de contrées aussi éloignées que la Chine, mais aussi l'arabe, l'espagnol et un dialecte gaélique » (p. 74). Sinon, je pourrais parler de Venise, d'Alexandrie ou de Londres, décrire un fabuleux navire, un cachot, des palais, des jardins. Ou bien tirer du texte certains passages qui m'ont frappée, celui-ci, disons, dans lequel le monde est « un labyrinthe d'histoires inachevées, [qui] allait toujours leur échapper, les dérouter et, pour finir, réduire en cendres tous leurs espoirs. » (p. 254) Ou



THOMAS WHARTON

cette exhortation du père de Nicolas Flood à son fils : « Fais un bel ouvrage, mais n'oublie jamais que ce n'est pas seulement l'objet matériel que nous nous efforçons de créer. Le travail n'est pas fini tant qu'un lecteur n'a pas le livre entre les mains. » (p. 401) Je pourrais parler de l'*alam*, une société qui « se donne pour mission de rêver à des livres fabuleux, des livres impossibles, des livres inimaginables », et vous demander si vous avez, par exemple, « déjà entendu parler de l'*Histoire du silence* en quatre-vingt-dix volumes ? » (p. 222).

Tout cela serait vrai, sans toutefois suffire à donner une véritable idée de ce livre complexe.

Je me contenterai donc de répéter les propos d'Alberto Manguel. « *Un jardin de papier* est un livre infini », écrit-il dans la préface du roman, et « si le monde est un livre, [...] pourquoi pas (semble dire Wharton) un livre de fiction qui serait le monde entier, là où toutes les histoires sont racontées : celles de la Chine ancienne, celles des contes de fées de l'Europe, celles des univers inventés par les mathématiciens et celles des grands mythes légués par l'Histoire. » Comme lecteur, poursuit-il, « nous n'avons plus d'autre choix que d'oublier notre rôle de l'autre côté du livre et de le suivre jusqu'à la dernière page. » (p. 8)

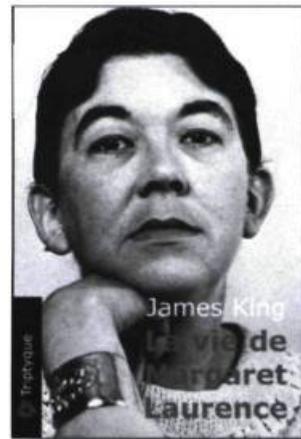
Pour conclure, on ne peut que souligner l'élégance de l'écriture. Sophie Voillot a remporté pour cette traduction le prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada en 2006. Un prix on ne peut plus mérité.

La famille s'installe ensuite en Angleterre, le couple se sépare. Margaret poursuit sa quête, créant, au fil de ses romans, certains des personnages féminins (Hagar, Rachel, Morag) les plus forts et les plus troublants de la littérature canadienne.

Cette biographie très documentée signée par James King, également auteur de celles de Virginia Woolf et de William Blake, nous fait connaître une femme exemplaire, déchirée entre son désir d'exceller à la fois comme écrivaine, mère, épouse. Éternellement angoissée, doutant d'elle-même malgré le succès de ses livres, détruisant souvent ses cahiers, elle est également aux prises avec un douloureux problème d'alcool, qu'elle ne saura jamais résoudre. En 1987, se sachant atteinte du cancer du poumon, elle se suicide chez elle, dans la petite ville de Lakefield, en Ontario, où elle vit depuis quelques années.

Utilisant l'abondante correspondance de la romancière et de nombreux extraits de ses œuvres, le biographe nous parle de ses rapports avec son éditeur, Jack McClelland, de ses amours, de ses amitiés (avec Adele Wiseman, Margaret Atwood et Marian Engel, notamment), de ses incessants ennuis financiers, de son immense désir de vivre.

Une lecture passionnante qui, malgré la traduction laborieuse et (trop) souvent déficiente, donne envie de lire, ou de relire, l'œuvre de Margaret Laurence.



☆☆ 1/2  
James King, *La vie de Margaret Laurence* (traduit de l'anglais par Lynn Diamond), Montréal, Triptyque, 2007, 400 p., 30 \$.

# Parcours difficile

**Née en 1926 au Manitoba, Margaret (Wemyss) Laurence n'a pas eu un parcours facile.**

**T**ôt orpheline (elle a quatre ans à la mort de sa mère, neuf à celle de son père), elle est élevée par sa tante Marg dans la maison de son grand-père maternel, John Simpson, un homme sévère, intransigent, rigide. Cette maison se trouve à Neepawa, « une ville typique des Prairies [où] les hivers peuvent être désespérément froids et longs, les étés, extrêmement chauds et humides. » (p. 42) Une enfance, donc, pour ainsi dire étouffée, marquée au sceau de la perte.

Margaret commence très jeune à écrire, de petites pièces de théâtre et des nouvelles, puis elle quitte Neepawa pour entreprendre des études en Lettres au United College de Winnipeg. Dans cette ville, elle fait la connaissance de Jack Laurence, un ingénieur de dix ans son aîné, qu'elle épouse en 1947. Ils vivront en Angleterre, puis en Somalie et au Ghana, auront deux enfants. L'Afrique sera d'ailleurs la source d'inspiration des premiers ouvrages de l'écrivaine.

*Lettres québécoises*

rend hommage au Conseil des Arts du Canada.

50  
ans

1957-2007



Le Conseil des Arts  
du Canada

The Canada Council  
for the Arts